

TRIBUNE DE CAUX

changer

**Pour la relance spirituelle
de l'Europe**

**UNE INITIATIVE
FRANCO-ALLEMANDE
A RASTATT**



*Une vue de la ville de Rastatt,
dans le Bade-Wurtemberg*

**SI VOUS RECEVEZ « CHANGER »
POUR LA PREMIERE FOIS
LISEZ PAGE 3**



**Il est rassurant
de se savoir bien assuré.**

Discutons-en entre nous.



changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Éditions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 90 ; Suisse : Fr.s.25. - .
Belgique : FB 630 ; Canada : \$ 17. - .
Autres pays par voie normale : FF 100
ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 100 ou
Fr.s.30. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 45 ; Fr.s.16. - ; FB 315.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 5 500 francs CFA (abonnement avion) ou 5 000 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 40 T, La Source, France.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

FLEXIBILITE

Noël 1984 : les syndicats français refusent l'accord patiemment négocié avec le patronat sur la flexibilité de l'emploi. La France va-t-elle rater le tournant de la modernisation industrielle ?

Deux mois plus tard, la situation est inchangée, et les données suivantes restent vraies.

Le patronat semble avoir trop misé sur les vertus de la négociation globale. Celle-ci venant à échouer, il n'a pas de stratégie de rechange.

Les dirigeants des syndicats modérés se sont laissés couper de leur base au risque de perdre sérieusement de leur crédibilité.

Les travailleurs ont peine à se faire à l'idée que les droits acquis et les rigidités sociales qu'ils engendrent se retournent parfois contre eux.

La concertation dans les entreprises n'est pas pratiquée avec suffisamment de largeur d'esprit pour donner aux travailleurs les éléments d'information qui pourraient les éclairer.

A un an de l'échéance législative, le gouvernement ne prendra pas le risque, vu son faible crédit de popularité, de se substituer à la politique contractuelle.

On se trouve donc dans une antichambre dont les portes se ferment l'une après l'autre. Il reste cependant

une issue possible. Ce sont les accords négociés entreprise par entreprise. Ils ne briseraient pas le cadre des réglementations, mais ils pourraient offrir aux salariés, par exemple, des formules plus souples d'emplois à temps partiel, d'horaires de travail et de retraites.

« Ce qui manque à l'horizon, m'a dit un militant syndical, ce sont des exemples flagrants de négociations réussies dans telle ou telle entreprise. Et si elles existent, il faut qu'elles soient mieux connues. Cela seul pourrait convaincre les travailleurs – et d'abord ceux des entreprises voisines –

que la négociation et la concertation pourraient leur être plus favorables que la rigidité actuelle.

« En ce qui me concerne, a-t-il ajouté, je préférerais perdre du pouvoir d'achat en travaillant moins que de le perdre de toute façon par le chômage partiel ou total. Il est dommage que ce soit seulement quand les salariés sont touchés personnellement qu'ils s'avisent qu'il vaudrait mieux partager le travail. »

La balle est dans le camp des chefs d'entreprise. Il leur faudra pour cela courage et imagination.

MERIDIEN

A TRAVERS CHAMPS

POUR LES MIRACLES

Ce 18 février, il est encore un peu tôt pour vous emmener faire un « tour de plaine » dans cette ferme amie, aux lisières de la belle Forêt Domaniale de Lyons, pour voir de près comment les organes d'hiver et les blés se sont sortis des dernières gelées.

En attendant, entrons donc ensemble dans l'étroite boutique de notre sympathique libraire de la Place Nationale. Le magasin n'est pas large, mais si bien aménagé qu'on y trouve tout ce qu'on veut en papeterie, et presque tout en fait de bouquins. Ce qui peut manquer, on vous le procurera vite ! D'ailleurs, un large écriteau vous avertit :

« LE POSSIBLE EST DEJA FAIT
L'IMPOSSIBLE, NOUS LE FAISONS DE SUITE
POUR LES MIRACLES, PRIERE DE PREVOIR UN DELAI »

Comment s'empêcher de dire à la libraire : « Evidemment, pour les miracles, il faut prévoir un peu de temps pour la prière ! » Elle n'a pas dit non !

Et c'est une bonne attitude dans la vie, que ce soit dans une boutique, dans un bureau, dans la famille ou dans les champs, que de prévoir les miracles comme une éventualité normale et de ne pas bouculer la Providence qui sait si bien ce qu'il nous faut !

PHILIPPE SCHWEISGUTH

Si vous recevez CHANGER pour la première fois

Le présent numéro, ainsi que celui d'avril, est envoyé en promotion à des centaines de personnes en Belgique, au Canada, en France et en Suisse dont les noms nous ont été communiqués par des lecteurs ou abonnés qui veulent ainsi s'associer à la diffusion de notre revue.

Vous êtes aussi un certain nombre d'anciens lecteurs qui, pour une raison ou pour une autre, n'avez pas renouvelé votre abonnement en 1983 et 1984. Nous espérons que vous le ferez maintenant.

Publiée par le Réarmement moral (voir au bas de la page ci-contre), notre revue est beaucoup plus que l'organe d'un mouvement. Nous intéresse tout ce qui aide l'homme d'aujourd'hui à comprendre le monde dans lequel il vit, tout ce qui concourt au changement des mentalités, tout ce qui met en mouvement des hommes et des femmes de foi et de conviction. Nous voulons être un relais des signes d'espoir, un catalyseur de changement.

Nous vous souhaitons bonne lecture et espérons que vous serez nombreux à répondre favorablement à la sollicitation d'abonnement que vous recevrez dans le courant du mois d'avril.

L'EQUIPE DE DIFFUSION

Rencontre à Rastatt

120 FRANÇAIS ET ALLEMANDS EN QUÊTE DU DEUXIÈME SOUFFLE DE LA RECONCILIATION

Les hommes qui sont chargés de faire avancer la construction de l'Europe font preuve aujourd'hui en privé, mais hélas aussi en public, d'un pessimisme particulièrement décourageant. L'Europe piétine, chaque pays tire la couverture à soi, se drapant dans la certitude d'être plus européen que les autres.

Dans cette phase de stagnation et de doute, sur quoi pouvons-nous nous appuyer pour retrouver l'élan perdu ? En premier lieu sur l'élément quasi miraculeux sans lequel aucune construction n'était possible : la réconciliation franco-allemande.

Telle est la conviction qui a poussé des Français et des Allemands, animés par l'esprit du Réarmement moral, à se rassembler du 15 au 17 février dans la petite ville rhénane de Rastatt. Il s'agissait tout d'abord de nouer des liens personnels d'amitié, préalable à toute action commune. Ensuite de faire le point sur les acquis de la réconciliation, sur son actualisation nécessaire, enfin de dégager des perspectives d'avenir.

Ils étaient cent-vingt à se retrouver

ainsi à Rastatt, venant de la Ruhr comme de Nantes, de Lyon comme de Berlin, de Francfort comme de Paris ou de Bonn. Peu de personnalités en vue, plutôt de simples citoyens motivés. De quels atouts disposaient-ils donc ?

L'accueil du maire, M. Mockert, les a tout d'abord confirmés dans quelques certitudes. La dynamique franco-allemande est fortement inscrite dans la proximité des deux peuples et dans les échanges tissés tout au cours des siècles. Louis XIV a été le « parrain » du ravissant château de Rastatt, dont la construction a été ordonnée par le margrave Louis-Guillaume de Bade, lui-même élevé à Paris par la volonté de sa mère savoyarde.

Rastatt, depuis toujours ville de garnison, abrite aujourd'hui 4 000 soldats français et ... un seul soldat allemand, qui assure la garde du musée ! « Aucun problème avec les jeunes Français », nous confirme le maire, qui ajoute qu'il travaille à faire du lycée de sa ville un lycée franco-allemand reconnu des deux côtés du Rhin.

Deuxième atout constaté à la rencontre : la présence, parmi les participants, de quatre générations. Il y avait là ceux qui ont vécu la tourmente en adultes et, à l'autre bout de la chaîne, ceux pour qui l'amitié franco-allemande ne soulève pas le moindre doute puisqu'ils n'ont vécu que l'ère nouvelle de l'Europe.

Volonté de réconciliation

Troisième atout, probablement le plus important, la volonté de réconciliation en profondeur qui est le moteur même de l'action du Réarmement moral et qui a fait ses preuves. L'animateur de la première réunion, un pasteur allemand, a eu raison de souligner que l'expérience essentielle de Frank Buchman, celle qui a donné naissance à ce grand mouvement de l'esprit, est cette réconciliation d'un homme avec soi-même, avec Dieu, avec les autres. Voilà ce qui rendait évident aux yeux de Buchman, aussitôt retombé le bruit des armes en 1945, que l'Europe nouvelle et la paix ne pouvaient se construire qu'avec la participation pleine et entière du peuple allemand.

La réconciliation franco-allemande a été le fruit de décisions coûteuses, comme celle d'Irène Laure, résistante dans le sud de la France, qui parcourut l'Allemagne d'après-guerre, gagnant des milliers d'Allemands à l'esprit de réconciliation en s'excusant pour sa haine à elle. « Le geste de Mme Laure, a dit une Allemande qui l'avait rencontrée en 1947, a été comme une porte ouverte vers un avenir auquel nous ne croyions plus. » Décisions coûteuses aussi comme celles de ces Français qui ont perdu dix, quinze, vingt membres de leurs familles dans les camps de concentration et qui ont tout construit sur le pardon. Quelques-uns d'entre eux ont d'ailleurs tenu à être présents à Rastatt pour affirmer leur foi dans la valeur exemplaire de la réconciliation.

Mais aujourd'hui, comme l'a souligné Mme Gisela Oberländer, du ministère des Affaires interallemandes (chargé des



Le Château de Rastatt a eu Louis XIV comme parrain.

relations avec l'Allemagne de l'Est), « nous ne pouvons considérer la réconciliation comme un acquis définitif. Chaque génération doit la faire sienne. Nous devons prendre le risque de nous faire confiance comme nos parents l'ont fait après la guerre. »

Mme Oberländer a relaté avec émotion, mais humour aussi, une conversation qu'elle avait eue récemment avec un Français qui lui avait dit : « Je ne me soucie pas de la réconciliation franco-allemande. Elle me semble superflue. Je ne hais pas les Allemands. Vous m'êtes simplement indifférents. » Après s'être sentie blessée par cette remarque, elle s'était rendu compte de l'importance pour les deux peuples de sortir des généralités et d'avoir le courage d'aborder en toute honnêteté ce qu'ils ressentent vraiment. C'est le seul moyen à ses yeux de passer de l'indifférence au respect de nos différences.

Deux autres Allemands ont abondé dans son sens, l'un en disant que « les blessures non guéries dans le cœur des gens remettent en cause les étapes franchies dans la réconciliation », et l'autre en affirmant qu'il fallait arriver à parler de nos traits de caractère individuels et nationaux. « Les explosions qui ont lieu parfois entre nos pays, a-t-il ajouté, viennent de ce que nous n'avons pas cette honnêteté-là. »

Un autre aspect des relations franco-allemandes est apparu dans les réunions des groupes de réflexion plus restreints. Il concerne le poids du passé. On sait en effet qu'une partie de la population adulte, en Allemagne, a parfois de la peine à relever vraiment la tête, accablée qu'elle est par la culpabilité de la période hitlérienne, tandis qu'une partie de la jeunesse se sent coupée de toute racine patriotique et culturelle. Un Français a dit à ce sujet sa conviction qu'il n'y avait aucune raison qu'un seul peuple prenne sur lui toute la faute, et un autre Français, fonctionnaire de la Communauté européenne, a affirmé : « Français et Allemands, nous devons nous sentir tous ensemble responsables de notre culture et de notre histoire communes. »

L'Europe des âmes

Que pouvons-nous faire aujourd'hui et demain, individuellement et collectivement, pour contribuer à la relance spirituelle de l'Europe ? Telle a été la question-clé de ces journées de Rastatt.

Peut-être est-il difficile de peser sur l'Europe des juristes et des diplomates. « Mais, a affirmé M. Didier Lazard, ancien chargé de cours à l'Institut des Sciences politiques de Paris, il y a aussi une Europe des opinions publiques, et là nous avons un rôle à jouer. Chacun d'entre nous n'est en apparence pas grand'chose. En réalité, a rappelé l'orateur, nous sommes la raison et la finalité de cette entreprise. Nous sommes responsables de l'Europe des âmes. »

Le député Corterier, qui est malgré son nom un élu de Karlsruhe – une fois de plus apparaît le creuset commun des deux peuples – a cité deux cas concrets où les préjugés ont besoin d'être piétinés : « Les Français doivent cesser de croire, a-t-il dit, que l'Allemagne n'est qu'un glacis de protection et que la vraie ligne de défense serait sur le Rhin. Le sort des deux pays est irrémédiablement lié. En revanche, les Allemands, et surtout les responsables de la Banque fédérale, doivent cesser de penser qu'ils sont les seuls à comprendre la réalité monétaire européenne et à proposer des solutions. »

Pour M. Daniel Dommel, haut fonctionnaire français, les valeurs premières sont d'ordre moral et ce sont elles qui sont les plus mobilisatrices. Il s'agit surtout, à son avis, dans les démarches d'avenir, de trouver ce qui peut frapper l'imagination collective des peuples de l'Europe car, a-t-il affirmé « les obstacles et délais à franchir seront vraisemblablement moindres pour accomplir de grands pas que de petits pas ».

M. Dommel croit à la nécessité de garder à l'esprit la vocation de notre continent à l'égard du monde. « Notre allégeance à l'Europe, a-t-il déclaré, ne

doit pas effacer notre sentiment d'appartenance à la famille humaine. » Après avoir affirmé qu'il nous fallait « nous garder d'un nationalisme jaloux à l'égard des Etats-Unis, frileux à l'égard des pays de l'Est et indifférent à l'égard des pays du sud », M. Dommel a insisté sur la nécessité de se fixer des objectifs immédiats et accessibles qui demanderaient « le moins de réformes institutionnelles préalables et le plus de changements d'attitude dans les instances communautaires et nationales et dans les populations elles-mêmes ».

Au moment où l'on s'apprête à commémorer le 40^e anniversaire de la fin de la guerre, M. Michel Sentis, ingénieur-conseil à Paris, a invité l'auditoire à se projeter en avant vers les quarante prochaines années. « En l'an 2025, à l'exemple de l'Europe, a-t-il déclaré, d'autres communautés continentales devront assurer la vie commune de la famille des hommes. C'est dans cette perspective que nous devons considérer l'avenir de notre continent. »

De telles idées peuvent paraître utopiques et lointaines. Elles le sont moins pour ceux qui ont vécu ces journées d'extraordinaire convivialité, de chaleur humaine qui font mesurer le chemin déjà parcouru. La jeunesse de l'Europe, celle qui aura à poursuivre la construction qui paraît aujourd'hui si laborieuse, sera sans doute d'accord avec ce jeune homme de 18 ans qui s'est levé pour dire simplement ceci : « Nous sommes trop jeunes pour imaginer que les relations franco-allemandes puissent être autres qu'amicales. Nous sommes donc bien placés pour continuer à jeter des ponts entre les peuples. »

JEAN-JACQUES ODIER



Une vue de l'assistance aux journées de Rastatt.

« MES DIPLOMES CE SONT LES CŒURS DES GENS »

Dans toute vie de société il y a des besoins urgents à combler, certains sur une grande échelle et d'autres à la taille d'une communauté locale. Alors surviennent des lois, des décisions administratives trop souvent motivées par l'efficacité politique. Heureusement, à Trois-Rivières, il y eut des hommes aux différents paliers de gouvernement qui ont su communiquer avec la base et faire équipe avec les leaders naturels du milieu.

Du côté des bénéficiaires, certains subissent amèrement des décisions prises par des autorités trop impersonnalisées. D'autres réagissent avec violence et ne comptent que sur la pression sociale pour faire changer règlements et structures. Par contre et heureusement, il se trouve encore d'autres individus, d'autres groupes, qui croient à la puissance du dialogue et au pouvoir du cœur pour résoudre les problèmes. C'est cette attitude responsable qui fut adoptée par celle que l'on surnomme « la sœur volante », Mme Jacqueline Pellerin. Le dialogue qui suit vous fera mieux connaître, j'espère, cette pionnière et son œuvre. Son franc-parler et son langage coloré disent bien son identité et son authenticité.

Laurent : Mme Pellerin, vous êtes née à Trois-Rivières, une ville de 50.000 habitants, située entre Québec et Montréal. Parlez-nous de votre famille.

Jacqueline : Oui, Trois-Rivières c'est mon coin. Je viens d'un milieu très simple où il a fallu travailler fort pour survivre. J'ai du sang indien dans les veines ; c'est peut-être ce qui m'a donné de la ténacité, du front pour faire face à la vie. Je suis très fière de mes quatre enfants qui sont installés tout près de moi ici.

- Et les études ? Vous avez eu de grandes responsabilités et rencontré beaucoup de gens. Quels étaient vos diplômes ?

- Mes diplômes, ce sont les cœurs des gens autour de moi. C'est ce qui compte pour moi. Sans cette chaleur,

Laurent Gagnon s'entretient avec la Québécoise Jacqueline Pellerin

cette force, je n'aurais jamais réussi. Quatre années d'études primaires, c'est peu mais j'ai beaucoup appris plus tard au contact des étudiants d'université et des professeurs qui sont venus dans notre quartier. J'ai donc appris par la pratique. Les décorations que j'ai reçues ne sont pas à cause de mes études mais à cause de mon engagement. Je n'ai rien contre les instruits, les professionnels ; chacun sa branche. Mais des gens ordinaires peuvent les aider à croire à l'importance du courage et des cœurs.

- Parlez-nous du quartier où vous êtes née et où vous vivez.

- Voilà. Le quartier Hertel, nommé comme cela à cause de la rue qui le traverse, est en plein cœur de la ville, tout près de l'Hôtel de ville et de la cathédrale, dans la paroisse Ste-Cécile. 350 familles, dont plusieurs de 12 à 22 enfants, y vivent. Les hommes travaillent soit au port, qui est tout près, soit à la C.I.P. (grande usine de papier), juste à la limite du quartier, soit encore à la Wabasso (manufacture de coton) tout près d'ici.

- Y avait-il quand même beaucoup de chômage malgré toutes ces usines si proches ?

- Bien sûr, parce que ces grandes compagnies exigent des diplômes et des cartes de compétence. Mais la plupart des gens ici n'ont pas beaucoup d'instruction. 39 % étaient sans emplois en 1972. C'est un peu mieux maintenant parce que nous avons organisé des projets gouvernementaux temporaires pour mettre nos hommes, nos femmes et nos jeunes au travail. Cela a aidé certains qui ont été engagés dans les usines après. Il faut aussi parfois redonner le goût du

travail aux gens, une certaine fierté. Je suis heureuse que mes deux fils ont une bonne job à la compagnie de papier.

- Alors, à cause de l'état de délabrement général dans lequel se trouvaient plusieurs des habitations en 1970, une grande partie du quartier était menacée de démolition...

- Déjà deux autres quartiers de la ville avaient subi ce sort et il nous semblait que cela déracinait les gens et ne les respectait pas. On doit souvent déplacer les gens et les parquer dans de gros HLM. Nous avons résisté à cette tentative.

- Comment cela s'est-il passé ?

- Nous avons créé le Comité d'Action Sociale du Secteur Hertel (CASH) le 7 février 1971 avec l'aide d'un prêtre et de deux étudiants en théologie. J'ai été nommée présidente du comité et réélue sans interruption depuis quatorze ans. Ces trois personnes nous ont appris à croire en nous et à nous prendre en main. Nous avons réuni nos gens et nous les avons encouragés à faire connaître aux autorités civiles leur attachement au quartier et leur profond désir de le voir se renouveler et se rebâtir, mais en fonction de leurs habitudes et de leurs propres besoins.

- Et vos démarches ont réussi ?

- Oui, avec de la patience, de l'amour et beaucoup de discussions ; les trois gouvernements (municipal, provincial et fédéral) nous ont donné des subventions et la restauration de 62 maisons de propriétaires-résidents a été faite. Puis certaines maisons trop vieilles ont été démolies et remplacées par des HLM construits au goût des gens du milieu. Il en a été ainsi là où il y avait des terrains vacants. Cela a réussi mais ce n'était pas toujours facile. Comme « leader » du quartier appuyée de mon comité, j'avais pour rôle de faire le lien, le pont entre les professionnels et nos gens. Nous les avons aidés à mieux faire leur travail et avons créé une bonne

atmosphère de coopération. Souvent, nous avons invité le maire et les deux députés à des fêtes communautaires dans le quartier. Ils ont appris à nous connaître et sont devenus des amis et des alliés.

– C'est tout un chantier réussi. Il y a eu donc rénovation et aussi la construction de 100 logements neufs ; et je vois l'aménagement de parcs, de terrassements, de jardins communautaires et des espaces de stationnement...

– Oui, il y a du ciment, des arbres et du gazon mais il y a surtout des gens qui se sentent chez eux. Les logements ont été construits selon la grandeur de petites et de grosses familles. Tout avait été étudié à l'avance. Par exemple, on a laissé les gens qui devaient rentrer dans les logements neufs choisir leurs voisins. Alors il y a eu de la démocratie et pour cela on a dû beaucoup « jaser ». Je suis très fière aussi de notre maison pour personnes âgées. Nous voulions qu'ils restent proches de nous.

On a rénové les maisons, mais il faut aussi rénover le cœur des gens si on veut faire un travail en profondeur et qui va durer.

– On vous appelle « la sœur volante », est-ce que vous avez fait un travail de pastorale ?

– Certainement ; pour répondre aux besoins du milieu, j'ai toujours visité les malades, les vieillards, les alcooliques et j'ai été matrone à la prison. J'ai aussi participé à beaucoup de comités. Et le travail de support continue à l'intérieur et à l'extérieur du secteur. Des jeunes, des personnes en besoin viennent me voir pour demander de l'aide, des conseils.

– Où avez-vous trouvé votre motivation, les forces nécessaires pour réaliser ce grand projet ?

– D'abord, il est clair que je n'avais ni l'instruction ni la formation pour cela. Alors il a fallu beaucoup de foi. Le bon Dieu, j'y crois. Il est le seul qui est mort pour moi. C'est ce que je réponds à certains charlatans qui essaient de nous embrouiller. Je pense qu'Il m'a donné une mission : aller chercher la richesse dans le cœur des gens. C'est plus qu'une job, c'est une mission. Aussi mes enfants m'ont beaucoup appuyée et encouragée. J'ai appris à l'université de la vie.

En plus, il y a eu tous ces liens avec les amis du Réarmement moral. J'ai beaucoup appris ici et avec eux en Suisse, en Irlande du Nord et en Angleterre. Le quartier a bien reçu Mme Laure, des Irlandais, des Brésiliens... pour échanger nos expériences. C'est pourquoi je parle avec fierté du groupe et de ses principes de base. A l'entrée du bloc de logements pour nos personnes âgées, il y a une plaque commémorative en l'honneur du pasteur Pelletier qui nous a beaucoup aidés. On peut y lire en grosses lettres les quatre critères absolus.



Mme Pellerin lors de son premier séjour à Caux

– Oui, j'ai vu dans plusieurs articles de presse depuis 1971 que les journalistes semblent intéressés à ce que vous vivez. Aussi lorsque le Club Rotary de Trois-Rivières vous a remis dernièrement le prix « hommage au mérite », cela a été mentionné. Je cite : « Ces quatorze ans d'intense implication sociale permirent à Mme Pellerin de mettre en pratique quatre critères moraux auxquels elle est très attachée et qui inspirèrent son action, à savoir : l'amour, le désintéressement, l'honnêteté et la pureté. »

Donc, en vous nommant « femme de l'année » en action sociale pour 1984-85 au Québec, la société a pensé à toutes les dimensions de votre œuvre et non seulement à la rénovation du quartier.

– Oui c'est vrai, ils ont bien compris le sens de ma mission. Regardez tous

les trophées, les prix que j'ai reçus. Je suis contente, mais il y a beaucoup d'autres personnes d'ici qui ont tellement donné que cet honneur leur revient aussi. Il en est de même pour les prix reçus du Club Kiwanis, de la ville de Trois-Rivières, de la paroisse etc. Même si c'est de moi qu'il est question dans les journaux et à la télévision avec les hommes politiques et d'autres leaders, tous y participent. J'ai été le porte-parole pour les demandes d'aide depuis quatorze ans et je suis celle qui maintenant reçoit les fleurs mais j'aimerais que tous mes gens goûtent à ce gâteau autant que moi.

– Pensez-vous parfois à ce que vous auriez pu faire d'autre pendant ces années ?

– Non. C'était le projet que Dieu avait pour moi. J'y ai mis toute mon énergie. Je n'ai pas eu le temps de rêver à autre chose. J'y ai laissé ma santé, mais je ne regrette rien. Je regarde en avant et je vois tout ce qui reste à faire. Aussi je sens qu'il y a des vautours, des profiteurs qui aimeraient faire leur bonheur sur notre dos et se faire de la gloire avec notre réussite. Au sujet des valeurs et de la foi, il faut se prendre en main soi-même et ne pas toujours s'accrocher aux autres. Aussi il est important de faire le budget de sa vie. Même si j'ai beaucoup travaillé, je n'ai jamais voulu en profiter. Un vrai capitaine quitte le bateau le dernier, se sert le dernier. Voyez-vous, j'habite dans un vieux logement et je n'ai pas de meubles à moi, donc je suis libre. J'ai été bénévole, travaillant douze heures par jour et plus pendant tout ce temps, sauf une année avec salaire. Même si je vis maigrement du Bien-être social, rien ne pourrait remplacer le contentement d'aider mon monde à trouver des réponses à leurs réalités.

– Avez-vous un dernier message pour nous ?

– Oui. Dans un gâteau aux fruits il y a plusieurs ingrédients. Chacun compte. Restons simples et engageons-nous sans limites.

Propos recueillis par
LAURENT GAGNON.

PHOTOS : T. Blair : p. 11 ; T. Bräckle : pp. 4 & 5 ; M. Koechlin : p. 10 ; M. Lean : p. 13 ; Rastatt Rathaus : p. 1.

UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE CROYANTS EN U.R.S.S.

Depuis une quinzaine d'années, dans un contexte d'athéisme obligatoire d'Etat, un renouveau spirituel se fait jour et rayonne en Union Soviétique. C'est ce dont témoigne le livre étonnant de Tatiana Goritcheva : « Nous, convertis d'Union Soviétique. »¹

Découvertes

Les familles soviétiques sont athées depuis deux générations. Les enfants ne mettent jamais les pieds à l'église et toute instruction religieuse est interdite. Pourtant, beaucoup de jeunes et d'adultes, souvent après bien des pérégrinations, se tournent vers l'Eglise comme vers une source de vie.

Comment y viennent-ils ? Pour les uns, c'est la propagande antireligieuse qui se retourne contre elle-même et rejait en révélation. Les citations bibliques, extraites des discours anti-chrétiens, deviennent des moyens d'éducation religieuse. Pour d'autres, c'est la lecture de l'Evangile, « par hasard » — dans un pays où la Bible est introuvable — ou celle de Dostoïevski.

Pour d'autres encore, c'est la littérature ou les films diffusés officiellement en Russie, qui révèlent nostalgies et recherches dans le domaine éthique, dénoncent l'effondrement moral contemporain, célèbrent la beauté du monde, l'immensité de la nature, tentent de réhabiliter les valeurs ancestrales et le passé chrétien de la Russie. C'est la contemplation d'une icône, la rencontre d'un ami qui, lui, « a déjà trouvé » ou « a été trouvé ». Pour l'intelligentsia, c'est le Dieu inconnu de certaines spéculations scientifiques, ou, comme pour Tatiana Goritcheva, le passage par des techniques asiatiques de concentration, la méditation de certains philosophes occidentaux... « Presque toujours, la conversion se fait très simplement, sans tension ni tourment, comme une évidence lumineuse. Tous aboutissent à une foi consciente et personnelle, qui simultanément veut comprendre et éclairer l'intelligence... Une spiritualité nouvelle s'ébauche, qui ne serait plus fuite du monde, mais effort pour le transfigurer. » (Introduction d'Olivier Clément)

Le témoignage de Tatiana Goritcheva

« A la vue de la conversion, aujourd'hui, en Russie, de milliers et de milliers de jeunes gens élevés dans l'athéisme, se vérifie la Parole. Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham, » écrit Tatiana.

Retournement

C'est à travers sa propre expérience qu'elle décrit ce mouvement de l'intelligentsia vers le christianisme comme vers l'ultime valeur qui donne sens à la vie et à la personne.

Tatiana Goritcheva est née à Leningrad en 1947, dans une famille typi-

Une église d'U.R.S.S. (photo gracieusement fournie par l'A.C.E.R.)



quement soviétique. La mère est institutrice, le père topographe. L'entassement dans un appartement de onze pièces pour onze familles avec une seule cuisine et une seule toilette crée des tensions perpétuelles. « Dans ma famille, personne ne s'aimait. Mes parents ne se parlaient pas. Je détestais les gens autour de moi jusqu'au dégoût, avec leurs peurs mesquines, leurs petits soucis. Je n'aimais que la solitude complète... Plus tard, ayant appris à lire, je me retirais du monde grâce à l'épais rideau de mes livres... »

Elève brillante, elle devient chef des Komsomols (jeunesses communistes) à dix-sept ans. Etudiante en philosophie, elle lit Nietzsche, s'enthousiasme pour Sartre, Camus, Heidegger, pour la philosophie existentielle de la révolte qui lui est très proche. C'est le moment où Krouchtchev reçoit officiellement Sartre en Russie et où l'intelligentsia discute du problème de l'existence absurde et nauséuse. « Pour nous, l'existentialisme fut la première gorgée de liberté, la première parole autorisée... Sartre sut nous amener précisément au bord de ce désespoir au-delà duquel commence la foi. »

L'ivresse de la liberté, c'est pour elle comme pour beaucoup de jeunes l'alcool et la révolution sexuelle, jusqu'à ce qu'un jour un de ses professeurs lui dise : « Tania, pourquoi voulez-vous tout détruire ? »

La pratique du yoga ouvre à son regard intérieur le monde de l'absolu, mais ne la libère pas d'elle-même.

Un jour, un fascicule de yoga propose comme *mantra* (phrase sacrée) la prière chrétienne du *Notre Père*. Elle commence à lire, automatiquement. Au bout de la sixième lecture, tout son être est retourné. Elle comprend que Dieu existe, « le Dieu vivant et personnel, qui l'aime et aime toute la création ». Pour elle, tout change instantanément. « Je me mis à aimer les gens. Même le monde extérieur, chaque caillou et chaque buisson était revêtu d'un rayonnement subtil... »

Elle s'adresse à des prêtres, mais tous ne sont pas prêts à l'accueillir. Ils ont peur de la foi des jeunes, qu'ils n'ont pas le droit d'instruire. Ils pourraient

être accusés de propagande religieuse, condamnés à des peines de camp ou mis dans des asiles psychiatriques. Pourtant, malgré les interdictions officielles, beaucoup de prêtres sont d'authentiques spirituels et dans les quelques monastères qui subsistent encore et où Tatiana fait des séjours dont elle tient un journal, elle rencontre des pères spirituels qui sont une source d'amour inépuisable.

Une nouvelle culture

Les laïcs convertis se groupent en cercles d'études, lisent les Pères de l'Eglise, les philosophes religieux russes, fondent des revues clandestines, élaborent les éléments d'une contre-culture. « Peintres, poètes, romanciers, trouvent dans le fonds orthodoxe la matière d'une libre création. »

Jusqu'à son exil, Tatiana Goritcheva est, à Leningrad, une des personnalités créatrices d'un de ces mouvements. Socialement marginalisée par sa conversion, elle perd son poste de professeur, puis de bibliothécaire, pour devenir employée d'ascenseur. Avec des amis artistes et philosophes, elle fonde un mouvement pour l'émancipation des femmes soviétiques d'un genre unique, puisqu'il se place sous l'égide de Marie.

La surveillance policière est constante. Surtout ces dernières années, la répression s'accroît. Beaucoup de ses amis sont arrêtés, condamnés à des années de camp. L'un d'eux, fondateur d'un séminaire chrétien à Moscou, à trente-quatre ans, n'a plus de dents et devient aveugle dans son camp. Mais il ne transigera pas. Comme les chrétiens des premiers siècles, il est prêt au martyre. Elle-même est expulsée d'Union Soviétique avant les jeux olympiques de Moscou.

Que peut le pouvoir contre ces nouveaux croyants ? A moins d'un retour improbable à une terreur généralisée de type stalinien, la propagande, la police, demeurent impuissantes en face des conversions et des baptêmes d'adultes. La persécution entraîne un approfondissement spirituel.

A l'intérieur de la société soviétique, dans ces micro-milieus chrétiens, se crée un style de vie original. Le refus du marché noir, du « système D », de l'ivrognerie, du divorce, de l'avortement, la constitution de familles unies, nom-

breuses, avec une vie de prière quotidienne, autant de comportements nouveaux qui pourraient satisfaire les besoins de l'Etat, mais que l'Etat réprime parce qu'ils sont inspirés par la religion.

La révolution d'octobre avait voulu créer un type d'homme nouveau. Paradoxalement, après soixante ans d'une histoire tragique qui a mis à nu le choix ultime entre la vie et la mort, la Russie produit, dans la résistance à l'idéologie totalitaire, un nouveau type d'homme, « libre sans être nihiliste, rayonnant, intrépide, créateur, sans peur, sans haine et sans ressentiment ».

Fraîcheur

Un dimanche de novembre, dans l'Eglise St-Séverin pleine de monde, dans ce quartier parisien où l'existentialisme a connu, après la guerre, son heure de gloire, nous avons vu et entendu Tatiana Goritcheva donner son message de liberté, de grâce et de joie, incarnant « ce nouveau type d'homme ».

Emerveillé par la spontanéité, la fraîcheur de ce témoignage, je pensais à ces mots de Frank Buchman, il y a un

quart de siècle : « Nous, en Occident, nous ne vivons plus notre foi. Peut-être que les hommes éclairés qui mèneront le monde à une ère nouvelle viendront de l'Est. » Et encore : « Il se pourrait bien que les marxistes puissent saisir l'esprit de Jésus-Christ. »

Comme l'écrit Olivier Clément dans une introduction magistrale au livre de Tatiana : « L'événement est immense. Tatiana Goritcheva et ceux dont elle est proche ouvrent la voie royale : celle de la tradition comme fidélité créatrice, de l'enracinement dans l'Eglise, non pour maudire, mais pour aimer, de la culture comme champ d'évangélisation, d'une identité nationale retrouvée, mais sans orgueil, et dans une ouverture fraternelle, d'une rencontre en profondeur avec le christianisme occidental... A travers la parole de Tatiana Goritcheva, à travers toute sa destinée et celle de ses amis, dans la communion des martyrs, c'est « l'unique nécessaire » qui nous est rappelé, « pour la vie du monde »... »

PHILIPPE LOBSTEIN

1) Tatiana Goritcheva. *Nous, convertis d'Union Soviétique*. Nouvelle Cité, Paris. L'édition originale de ce livre a été publiée en allemand par les éditions E.B.V. sous le titre *Die Rettung der Verlorenen*.

Le problème irlandais :

UNE QUESTION DE REPENTANCE NATIONALE

L'hebdomadaire anglais *Catholic Herald* a publié sous ce titre, dans son numéro du 25 janvier, un article dont l'idée centrale ajoute un élément important à celui que *Changer* a fait paraître dans sa dernière livraison.

Il s'agit de la présentation d'une brochure sur le problème irlandais écrite par deux Britanniques dont l'un, le Dr. George Dallas, qui habite l'Irlande, prend le parti délibéré de se considérer comme Irlandais. « La Grande-Bretagne, écrit-il, s'est servie de nous et maintenant elle veut nous laisser tomber. La réalité, c'est que nous n'avons jamais été britanniques. Accepter cette vérité, c'est l'acte de repentance le plus authentique que nous pouvons faire. Vivons donc quotidiennement avec cette repentance en nous (...) car ainsi il n'y aura plus de place dans nos cœurs pour l'orgueil ou l'arrogance.

« Si, en tant que protestants, conclut-il nous sommes prêts à vivre en Irlande comme des Irlandais, nous acquerrons la vraie

compassion pour nos compatriotes catholiques. »

L'autre prise de position émane de l'évêque anglican de Salisbury, dans le sud de l'Angleterre, Mgr Baker. « La séparation en deux [de l'Irlande], affirme-t-il, est le fait de la politique britannique et non d'un conflit de nature religieuse entre protestants et catholiques. »

Pour lui, le seul facteur d'unité entre Loyalistes et Républicains – et avec les Britanniques eux-mêmes – c'est leur incapacité à tous à proposer des solutions valables pour tirer l'Irlande du Nord de sa triste situation. Ce qui veut dire, en conséquence, que les solutions proposées jusqu'à ce jour – intégration à la Grande-Bretagne, partage des pouvoirs, indépendance unilatérale, unification avec la République d'Irlande – ne sont rien d'autre que des invitations au désastre. « Il faut commencer par voir ces faits en face, précise l'évêque Baker. En théologie, cela s'appelle la rédemption, le fait de ne pas pouvoir trouver le salut par soi-même. »

« LES AMERICAINS ONT BESOIN D'AMIS »

Une interview
de Michel et Catherine Koechlin
de retour des Etats-Unis
et d'Amérique centrale

Le passage du célèbre marathon dans une rue de New York

CHANGER : Après de longues années passées en France comme responsables du centre du Réarmement moral, à Boulogne-Billancourt, vous êtes partis tous deux, il y a un an, d'abord pour l'Angleterre, puis pour l'Amérique, sans bien savoir peut-être ce qu'y seraient vos activités. Pour vous, un grand saut dans l'inconnu ?

Catherine Koechlin : Pas complètement dans l'inconnu. Nous étions invités par des amis, d'abord à Londres, ensuite à New York.

Michel Koechlin : C'était pour moi l'accomplissement d'un désir de longue date : connaître un autre pays en profondeur.

C.K. : Le plus dur était de quitter la maison où nous avions des responsabilités. Mais cela fait du bien d'être dans une situation totalement nouvelle et d'avoir le temps de se pénétrer de la vie d'un pays.

M.K. : J'avais été séduit par la ville de New York il y a plusieurs années. J'y suis retourné avec enthousiasme.

- Qu'aimez-vous donc tant à New York ?

M.K. : L'audace de la ville, et puis, j'aime les foules ! Il y a du monde partout. C'est vivant jour et nuit. La ville est si internationale qu'on ne s'y sent pas plus étranger qu'un autre et cela facilite les contacts. La vie culturelle y est intense, les musées américains sont extraordinaires. Quand on est à Paris, souvent on ne prend pas le temps pour cela.

- Quel est l'axe du travail du Réarmement moral aux Etats-Unis ?

M.K. : Etant donné la taille du pays, chaque région a défini sa ligne. A Boston, un travail de contact s'est développé dans les milieux de l'université et de la recherche. Dans l'Etat d'Oregon, l'accent est mis sur les médias.

Dans le Minnesota, un travail se fait surtout parmi les agriculteurs, dont la situation est très semblable à celle des cultivateurs français : questions de subventions insuffisantes, de quotas et d'importations ! Par ailleurs, un contact a été pris avec les Indiens, nombreux à habiter cet Etat, et il s'agit maintenant de l'intensifier.

A Washington, on est maintenant en relations fréquentes avec les dirigeants du pays. Nous avons été frappés par la confiance que certaines personnes du Département d'Etat font aux hommes du Réarmement moral et aux informations que ces derniers leur donnent. Plusieurs responsables de ce ministère sont très convaincus de la diplomatie dite « parallèle » (Second Track Diplomacy). Le gouvernement ne peut pas tout faire, estiment-ils, il faut que se trouvent parmi les citoyens des hommes engagés qui s'attachent à établir des liens personnels dans des situations comme celles d'Afrique du Sud ou d'Amérique centrale. De nombreux séminaires (think tanks) sont organisés sur ces questions. Les responsables du Réarmement moral sont invités à y participer.

A Richmond, en Virginie, le problème qui prime, c'est le problème racial. Les équipes du Réarmement moral ont aidé à créer une meilleure atmosphère entre les diverses communautés. Au conseil municipal, blancs et noirs sont à égalité. Le maire est noir. Les causes de blocage ne manquent pas.

C.K. : Par exemple, le conseil municipal devait élire les membres d'une commission scolaire. Or il y avait quatre blancs qui présentaient deux candidats et quatre noirs avec eux aussi deux candidats. A chaque élection, c'était l'impasse. Une femme du conseil qui s'était liée d'amitié avec une collègue noire a fini par dire à cette dernière : « Je vote pour l'un de vos candidats et au tour suivant vous pourriez voter pour l'un des nôtres ». La question a été réglée.

M.K. : Nous avons surtout séjourné à New York et nos contacts, dans cette ville, ont été nombreux dans le milieu syndical. Les dirigeants syndicaux sont des hommes de valeur qui, il y a quelques années, en collaboration avec les employeurs, ont mis des fonds à la disposition de la ville pour la sauver de la faillite ! Depuis, les syndicalistes cherchent de plus en plus à ce que capital et travail s'associent pour résoudre les problèmes de la ville. C'est une recherche positive.

Le président du Conseil des Syndicats de New York (Central Labour Council), M. Harry van Arsdale, est désireux que la direction des syndicats s'imprègne de l'esprit de Caux. Il envoie des responsables à chaque conférence du Réarmement moral ayant trait à l'industrie, que ce soit en Europe ou au Japon.

- L'ouvrage de Guy Sorman « La révolution conservatrice américaine » semble indiquer que les Etats-Unis tournent le dos à ce que l'auteur appelle le mythe de l'égalitarisme. Est-ce aussi votre impression ?

M.K. : Ce livre peut certainement aider à comprendre ce qui se passe dans

le pays. Mais je ne crois pas que ce courant soit général. Avec Reagan, un tournant a certainement été amorcé. La « déréglementation » présente l'avantage de favoriser l'initiative privée et le recours aux ressources humaines de chaque individu plutôt qu'à l'aide de l'Etat. En fait, cette déréglementation a été commencée avant Reagan. Un dynamisme est né.

Les syndicats ont mal accueilli cette déréglementation : ils ont l'impression qu'on veut les éliminer. Il est vrai que ce sont eux qui protègent les gens contre la pauvreté et l'exploitation. Mais un excès de règlements joue contre tout le monde. Quant aux noirs que nous avons rencontrés, la déréglementation leur apparaît comme un frein à leur développement, à l'élévation de leur niveau de vie, l'embauche des noirs étant protégée par certaines règles. Mais c'est un domaine très complexe.

Un exemple : celui d'une ville où il a fallu réduire le nombre des pompiers : il s'agissait de licencier autant de blancs que de noirs. Résultat : on a gardé de jeunes noirs inexpérimentés et congédié des blancs très bien formés. Ces derniers ont intenté un procès qu'ils ont gagné en invoquant les droits de l'ancienneté. Les noirs ont dit alors que Reagan avait influencé la justice !

- La question raciale est-elle en passe de s'améliorer ?

M.K. : Nous avons souvent vu Fred Small, secrétaire général des dockers de Brooklyn, un noir. « On n'arrivera jamais à remonter le retard dû à une

injustice, nous a-t-il dit, s'il n'y a pas certaines lois qui nous protègent. »

Le problème racial est loin d'être résolu. J'étais à Atlanta en 1958, et il faut dire que, depuis, la situation a changé considérablement. Mais il reste chez les noirs un fond d'amertume très profond. Une grande injustice a été commise à leur égard dans le passé. Il faut le reconnaître. Grâce à la traite des noirs, on a gagné beaucoup d'argent. Et pas seulement les Américains blancs, mais aussi les Européens. J'irais même plus loin : nous, Européens, sommes les premiers responsables de cette injustice. Cela aiderait les noirs si davantage de blancs des Etats-Unis et d'Européens le reconnaissaient honnêtement. N'est-ce pas d'ailleurs une situation quelque peu analogue qui nous attend en France avec les Nord-Africains et les Africains qui sont venus travailler chez nous et qui veulent y rester ? Alors, n'accusons pas trop vite les Américains.

- Une question qui paraît paradoxale : peut-on aider les Américains ?

M.K. : Aux Etats-Unis, il y a de tout, le meilleur et le pire. On débat de tout sur les ondes, dans les médias. La société américaine est ouverte à tout, y compris aux manifestations d'homosexuels. L'Américain moyen doit apprendre à discerner le bien et le mal, à choisir la direction qu'il doit prendre. C'est là que le Réarmement moral a un rôle à jouer en aidant les Américains à se référer à des critères moraux clairs, absolus. Beaucoup de bonnes volontés

s'égarent en effet à cause de la confusion morale.

D'autre part les Etats-Unis ont besoin d'amis. Il est difficile d'être Américain. Ils font partie des puissants et sont donc toujours critiqués, parfois mis en danger. Lors du détournement du Boeing des Koweit Airlines, deux hommes ont été tués uniquement parce qu'ils étaient Américains. Or c'était des hommes de bonne volonté, dévoués à une cause humanitaire.

Les Américains sont sensibles aux attaques dont ils sont l'objet. Ils sont sur la défensive, en particulier devant les Européens. Cela les rend cocardiers et ils en deviennent agaçants, comme pendant les Jeux olympiques.

Il faut qu'ils sentent de la part des Européens une compréhension, une amitié et un désir de leur venir en aide dans les tâches qu'ils sont bien obligés d'assumer.

L'Europe, de par son passé colonial, a une certaine compréhension de l'Asie et de l'Afrique. Cela peut être utile aux Américains, à condition que ces derniers n'aient pas le sentiment que nous savons tout. Nous avons aussi une certaine connaissance des pays de l'Est, du fait de la proximité du rideau de fer. Nous pouvons aider l'administration Reagan à faire preuve de plus de nuances à l'égard des communistes.

L'Amérique centrale omniprésente

- Après les Etats-Unis, vous êtes allés au Salvador et au Guatemala. Que re-

Le soir tombe sur San Salvador. A droite : lors de la rencontre au Salvador



tirez-vous de votre séjour en Amérique centrale ?

M.K. : Dix-sept jours en Amérique centrale ne font pas de nous des spécialistes ! Ma formation s'est faite aux Etats-Unis, en assistant à des conférences faites par des Américains, en lisant des articles écrits par des Américains.

Dans leur esprit, l'Amérique centrale tient une grande place : ils ont peur de voir s'installer un deuxième Cuba au Nicaragua. Ils ne peuvent pas accepter l'idée d'un deuxième Etat marxiste si proche de leurs frontières. Encore que la liberté régnant aux Etats-Unis fasse qu'on trouve jusque dans les églises des propagandistes sandinistes agissant sans le moindre complexe !

En allant au Salvador, j'ai mesuré ce que représentent les souffrances de ce peuple : assassinats, personnes déplacées... Toutes les familles ont souffert. Un responsable de la formation des personnels communaux m'a montré dans son bureau une carte portant trente-sept points verts : chaque point représentait un maire, un ami, qui avait été tué au cours des cinq dernières années. La mort est partout présente.

C.K. : Le pays est très isolé. Les touristes ne viennent plus. Les gens ont été surpris de nous voir, ils nous ont invités chez eux pour entendre parler du monde extérieur. Ils sont comme enrobés dans leur problèmes.

M.K. : Nous sommes arrivés au Salvador avant le deuxième dialogue entre le gouvernement et les chefs de la guerrilla et repartis après. Le président Duarte espérait que ce dialogue ferait progresser l'esprit de tolérance et le retour au respect des valeurs humaines. Ce fut un échec. L'opposition, en la personne du chef militaire de la guerrilla, s'est montrée dure et très antiméricaine.

Dans tout cet épisode, ce qui m'a frappé, c'est le rôle qu'a joué l'Eglise catholique. Elle a été hôte des deux dialogues et exerce une profonde influence.

Nous étions venus au Salvador à l'invitation d'une poignée de Salvadoriens à l'occasion d'une rencontre du Réarmement moral. Un Brésilien d'origine guatémaltèque, Luis Puig, qui a autrefois milité dans des forces de guerrilla,

a été interviewé pour la télévision. La séquence est passée juste avant la nouvelle de l'échec du deuxième dialogue, au moment où tout le monde attendait les résultats avec angoisse. Le lendemain, deux personnes qui ne connaissent presque pas le Réarmement moral ont téléphoné pour dire : « Après l'échec du dialogue, le Réarmement moral est le seul facteur qui puisse encore retourner la situation. »

Une opinion qu'il ne faut pas prendre à la légère. Il nous faut continuer à aider ce pays. Le Réarmement moral pourrait contribuer à créer l'esprit de paix et de tolérance nécessaire.

Lorsque nous avons vu le Président, il a souligné la nécessité de « créer un espace politique pour tous ». Un de ses ministres nous a dit : « Ma préoccupation est d'éliminer la haine dans nos rangs, surtout parmi les propriétaires terriens qui ont été désavantagés par la réforme agraire. » Et il a ajouté : « Il faut commencer par nous-mêmes. » Certains faits nous ont apparus comme des signes d'espoir. Nous avons en particulier rencontré deux des trois responsables de la surveillance des élections présidentielles. « Nos idées politiques divergent, nous ont-ils dit, mais nous étions unis par la foi qu'il fallait des élections honnêtes et démocratiques. »

Démocratiques et honnêtes, les élections l'ont été si l'on en croit un candidat rival de Duarte, qui nous disait : « C'est un progrès, et vous pouvez me croire puisque j'ai été battu. »

C.K. : Nous avons été invités au premier congrès des travailleurs sociaux du Salvador. Environ cinq cents personnes, des femmes en majorité. Leurs qualités de dévouement et de foi nous ont impressionnés. La présidente a lu en conclusion du congrès le chapitre 13 de l'épître aux Corinthiens sur l'amour et la charité.

M.K. : Ce ne sont là que des vues très fragmentaires. La situation reste très tendue. Les Salvadoriens doivent constamment évaluer jusqu'où ils peuvent aller, sinon ils risquent l'assassinat. C'est vrai aussi pour le président Duarte, lui-même. Sa marge de manœuvre est très restreinte.

Propos recueillis par EVELYNE SEYDOUX et JEAN-JACQUES ODIER



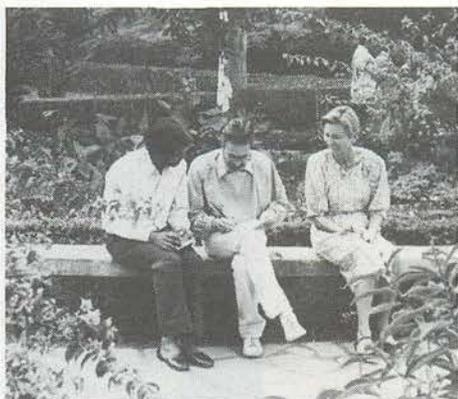
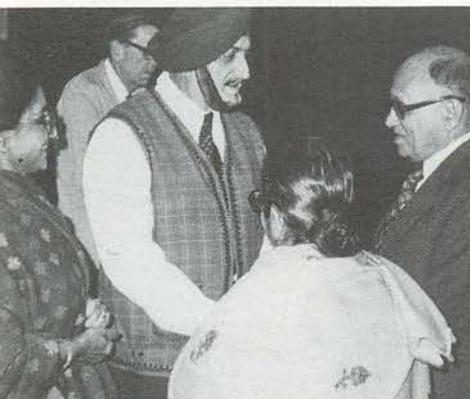
Un général indien (à g.), en tête à tête avec le Tibétain Thupten Samphel, envoyé du Dalaï-lama

Du 4 au 11 janvier s'est tenu, au centre asiatique du Réarmement moral, à Panchgani, dans la région montagneuse de l'Ouest indien, le cinquième « dialogue sur le développement ». Il s'agit d'un colloque informel qui se tient dans les premiers jours de chaque année et au cours duquel participants d'Asie, d'Europe et d'Afrique confrontent théories et pratiques. L'ambassadeur d'Egypte en Inde, M. Amre Moussa, a d'ailleurs marqué l'importance qu'il accorde aux rencontres tenues dans ce centre, qu'il voit comme « un forum où les choses peuvent avancer, loin des structures rigides qui ont parfois tendance à exacerber les problèmes ».

Des informations parvenues de Panchgani, nous avons retenu un certain nombre de propos dont la teneur nous paraît sortir de façon heureuse du cadre des débats habituels sur le développement.

Voix du Sud

Après avoir cité la phrase du Mahatma Gandhi selon laquelle « ce qui revêt une très grande importance aux yeux des gens ne peut être mené à bien par la seule raison, mais bien au prix de leurs souffrances », M. Niketu Iralu, du Nagaland (nord-est de l'Inde), directeur du centre de Panchgani, a poursuivi : « Les experts sont de plus en plus nombreux à s'accorder sur l'importance des qualités humaines dans le processus de développement. Aucune aide étrangère, aucune réforme des taxes douanières ne peut assurer la prospérité du tiers-monde si nous ne sommes pas prêts à en payer le prix par notre honnêteté et notre travail. Si nous plaçons résolument les besoins de nos pays avant nos relations, nos castes, nos intérêts personnels et catégoriels, nous serions surpris par l'écho que cela susciterait dans les pays du Nord. »



De gauche à droite : échange entre M. et Mme Sahni, sikhs de Bombay, et M. et Mme Karkhanis, de Pune/Deux des participants français au colloque, Alain Revel et sa femme Camille/Participation japonaise : le consul du Japon à Bombay, M. Kiyoshi Yoneda (lunettes), avec un de ses compatriotes.

A Panchgani, à propos du dialogue Nord-Sud

DES EXPÉRIENCES, DES SUGGESTIONS

M. Stanley Nichols-Roy, ancien ministre de l'Etat du Meghalaya, a illustré les dilemmes qui se posent aux autonomistes de toute obédience entre violence et dialogue en faisant le récit de la naissance difficile des « Sept Sœurs », les Etats des montagnes du nord-est indien, créés après de coûteuses luttes, puis une longue négociation avec l'Etat de la plaine, l'Assam. « La situation dans le nord-est reste tendue, avec l'arrivée de centaines de milliers de personnes du Bangladesh, a-t-il conclu. C'est en nous tenant fermes sur la voie de la non-violence que nous trouverons à ce problème une véritable solution. »

« Simple employé dans une administration, j'ai été mêlé à la pratique des pots de vin qui étaient distribués autour de moi, a reconnu M. Ranjit Singh, de Delhi. Ce revenu supplémentaire m'a entraîné à boire. Ma vie de famille a presque été détruite.

« A la suite de la visite de personnes du Réarmement moral, je me suis mis à l'écoute de ma voix intérieure et très vite s'est imposée à moi la pensée de ne plus accepter ces sommes. J'ai informé mon chef de ma décision ainsi que ceux qui achetaient ma bienveillance. Ils ont d'abord cru que je demandais une augmentation ! Ma femme et moi avons pu ensuite redresser notre budget familial.

« Je comprends bien que cela ne va pas mettre fin à la corruption dans le pays, mais je puis au moins commencer à vivre sainement. J'ai déjà pu convaincre deux de mes amis de prendre la même voie. Il y a environ 15.000 habitants dans notre cité de Harijans

(intouchables) et beaucoup d'entre eux pourraient vous raconter des histoires comme celle-là. »

« Une collaboration plus étroite entre les pays du Sud eux-mêmes est une condition préalable à tout dialogue Nord-Sud, a affirmé M. Teame Mbrahtu, un Erythréen réfugié en Grande-Bretagne, devenu maître assistant à l'Université de Bristol. Mais une telle collaboration ne se matérialisera jamais tant que le Sud manquera de confiance en soi et n'aspirera qu'à transplanter le développement du Nord au Sud. Je ne vois aucune société qui puisse nous servir de modèle idéal. Le Nord n'a pas à se doter d'un miroir en disant au Sud : « Soyez à notre image ! » Le Sud doit rester lui-même.

« Le développement est un processus interne. Il doit naître de l'intérieur, il ne peut être importé. (...) »

« Et puis le développement implique l'humilité. Pour moi, universitaire, cela veut dire tout d'abord apprendre de mes enfants, de mes étudiants, de ceux qui sont moins instruits que moi, et même de la sagesse des illettrés. »

Voix du Nord

« Les agriculteurs indiens pourraient donner au monde bien des leçons, a déclaré M. Alain Revel, ancien fonctionnaire du ministère français de l'agriculture. C'est pourquoi je m'intéresse au transfert de technologie... de l'Inde vers le reste du monde, et particulièrement vers l'Afrique. » M. Revel faisait allusion aux semences nouvelles

et aux technologies intermédiaires de la « révolution verte » des années 60 qui, avec l'aide d'une politique d'encouragement de la part du gouvernement, ont permis à l'Inde d'arriver en 1977 à l'autonomie en matière agricole. Il a salué comme un tournant la décision prise par Mme Gandhi en 1975 de refuser toute aide alimentaire en céréales.

Un autre Français, M. Hugues Dupuy, cadre au Crédit Agricole, a déclaré : « Je me suis aperçu récemment que j'étais devenu un technocrate, n'ayant plus vraiment, de mon bureau de Paris, le contact avec les gens. Tandis que mon esprit se concentrait sur des réunions, des documents et des projets de lois, des villages tombaient en ruine. Je travaillais trop de la tête et pas assez de mes mains. Il y a un mois, j'ai décidé de ne plus travailler qu'à mi-temps à la banque et, le reste du temps, dans un village. Mes chefs m'ont donné leur accord et je vais m'y mettre. »

L'expérience de la réconciliation franco allemande, intervenue moins de sept ans après la fin de la guerre, a été présentée par Mme Oberländer, fonctionnaire au ministère fédéral allemand chargé des relations avec l'Allemagne de l'Est. Son exposé a vivement intéressé ses auditeurs asiatiques qui sont très conscients des nombreux conflits entre nations existant sur leur continent. Mme Oberländer a insisté sur le fait que c'était la génération de ses parents qui avait pris le risque de créer ces nouveaux liens et que chaque génération devait reprendre la décision pour elle-même. « Les problèmes qui nous assaillent sont à la dimension du monde, conclut-elle. Si Français et Allemands comprennent cela, nous trouverons une tâche qui nous unira et nous serons alors prêts à prendre le risque de nous faire confiance. »

LE RETOUR AU PAYS

Lettre d'un enseignant tunisien
à ses amis français

Après avoir passé de nombreuses années en France, Hatem Akkari est retourné dans son pays, la Tunisie, pour s'y installer et y commencer sa vie professionnelle. « Une nouvelle émigration, une première année d'enseignement, une nouvelle vie », écrit-il quatorze mois après son retour, quatorze mois de silence pour ses amis laissés en France. Nous publions-ci-dessous des extraits de sa lettre.



Hatem Akkari dans sa classe : « Après la colère, le langage du cœur. »

« Pourquoi un tel silence ? Je voulais avant tout essayer d'oublier un peu Paris et l'atmosphère dans laquelle j'ai baigné pendant treize ans. Je voulais m'en détacher pour chasser toute idée, tout désir d'y retourner et de m'y installer. Je me souviens combien me coûtèrent les rares lettres écrites peu après mon retour. A peine avais-je écrit quelques mots que je m'arrêtais pour rêvasser, pour me souvenir de l'univers parisien. Derrière chaque mot, un appel incessant me plongeait tour à tour dans les tourments et la souffrance ou, le plus souvent, dans la félicité. La nostalgie me saisissait alors et un désir s'éveillait en moi jusqu'à ce qu'il s'empare de tout mon être.

« Mais Paris est loin et l'exercice épistolaire le rapproche, alors, plus d'exercice de ce genre. Plus d'exercice tant que ma peau parisienne ne sera pas évaporée au gré du soleil, tant que mon corps et mon esprit n'auront pas subi une nouvelle frondaison, une frondaison bien tunisienne. Je voulais donc remplir tout mon être de l'ambiance de mon pays, remplir mon esprit d'un nouveau paysage, l'aimer et m'y intégrer.

Redécouvrir la Tunisie profonde

« Je crois pouvoir affirmer aujourd'hui que j'y suis arrivé ; je suis guéri. Comme l'enfant qui retrouve le sein maternel, j'ai retrouvé le sein de ma patrie. Et je suis heureux. Alors, de l'indulgence pour un coupable dont, en somme, le seul délit est l'amour de la France. Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir écrire car je sens avoir enfin trouvé une nouvelle relation avec mon

second berceau, une relation d'affection sans passion, sans regret, sans envie, sans jalousie, bref une relation où la nostalgie occupe une toute petite place.

« Me voilà maintenant installé depuis plus d'un an à Sfax, ma ville natale, dans notre maison où ce n'est pas la place qui manque. Cela change de l'exiguïté parisienne. Enfin je respire. Même si mon rythme de vie est assez souvent accéléré, j'ai l'impression de vivre un peu mieux que dans le passé.

« Qu'ai-je fait depuis mon retour ? J'ai commencé par renouer contact avec la Tunisie profonde, du sud au nord. J'ai passé l'été 1983 à la découverte du pays en compagnie de quelques amis français. Je me suis intéressé à tout, j'étais comme assoiffé par le désir de tout connaître et les contacts n'ont pas manqué, fort enrichissants, fort fructueux. Mon réel apprentissage devait néanmoins se faire durant l'année scolaire 83-84, alors que j'enseignais le français à quatre classes de seconde.

« Un début assez difficile sur le plan professionnel, pour diverses raisons, mais l'expérience n'a pas manqué d'intérêt tant du point de vue pédagogique qu'humain. Dès le début j'avais pris la décision d'établir une relation de confiance avec mes élèves. Je sentais que cela comportait un certain risque car cela ne cadrerait pas avec ce qui se fait couramment en Tunisie. Innover, réformer, suscite souvent beaucoup de réactions et d'incompréhensions.

« Mon rôle était-il d'éveiller ou d'endormir les consciences ? N'étais-je pas avant tout un éducateur ? Ne devais-je pas développer chez mes élèves le sens de la responsabilité et les aider à mieux affronter la vie ? Beaucoup d'entre eux

ont peu ou pas de perspective pour leur vie.

« Néanmoins, la nouveauté de mon expérience a suscité de l'intérêt, notamment parmi mes élèves. Sans doute, certains tentèrent-ils d'en profiter en considérant cette attitude comme une faiblesse. Mais ne fallait-il pas endurer cela et les aimer suffisamment pour les amener à percevoir un but à la vie et, pourquoi pas, une vocation ?

« Il m'est arrivé parfois de souffrir de l'attitude de mes élèves, d'une classe que je n'arrivais plus à maîtriser, d'une incompréhension générale puisqu'à un certain moment les quatre classes se sont liguées contre moi en refusant de faire un devoir. A ce moment, le plus critique, un appel de Paris m'a proposé un poste. Que faire ? Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'y a pas eu de dilemme, seulement une seconde de réflexion, une seconde de songe. Et puis non, mon choix est fait, ma conviction est bien fondée. Pour rien au monde, je ne quitterai mon pays. C'est fini, on est devenu de bons amis, des amis inséparables. Mes élèves, après tout, sont aussi comme moi, ils ont des sursauts d'humeur. Je les aime et cet amour qui nous lie, je le sens indéfectible.

En toute franchise

« Alors, finis les discours moralisants, menaçants ou moqueurs. Après la colère, c'est le langage du cœur qu'il faut parler. C'est ainsi que j'ai décidé, un beau matin, dans une classe difficile, de faire part en toute franchise et en toute simplicité des difficultés que j'avais. J'ai dit à mes élèves que je ne

trouvais pas commode d'enseigner le français dont le statut ni la finalité n'étaient clairs, que je ne savais pas très bien comment m'y prendre ni ce qu'ils attendaient, que j'étais à la recherche d'une méthode d'enseignement. Je leur ai confié qu'il ne m'était pas facile de vivre en Tunisie mais que je voulais y rester. Je leur ai demandé de ne pas me faire regretter ma décision de retour et je leur ai dit que j'avais besoin d'eux et que j'étais à leur entière disposition.

« Depuis ce jour, j'ai gagné la confiance de cette classe ; l'un des élèves est venu me voir après le cours pour me faire des excuses pour son attitude passée et a exprimé le désir de discuter plus longuement. Ce qui fut fait et me permit de gagner un ami, comme j'en gagnerai d'autres dans mes autres classes avec lesquelles des expériences similaires ont eu lieu. (Cet élève devait être gravement blessé lors des événements du 3 janvier 1984. Dieu merci,

il a pu être sauvé et, malgré une longue absence, passer en première.)

« Cette expérience m'a beaucoup appris, m'a beaucoup enrichi mais elle m'a surtout permis d'aimer mon pays, de le découvrir intimement et je dois bien cela à mes élèves. J'aimerais juste ajouter avant de conclure que l'un d'entre eux est aujourd'hui mon beau frère. En effet, j'ai demandé la main de sa sœur Rakia et j'ai eu le bonheur d'être accepté. »

Dans le prolongement de « Fenêtre sur couple »

LE DÉSIR ET LE DON

À la suite de notre article paru sur deux numéros (janvier et février 1985) et intitulé Fenêtre sur couple, un lecteur nous communique un texte qui nous a paru particulièrement pénétrant. Il est peut-être connu de quelques-uns de nos lecteurs puisqu'il date de 1970. Ces réflexions ont été inspirées à un frère de Taizé en réponse à la question de quelques foyers d'une paroisse : « Qu'est-ce que cette unité conjugale dont vous nous parlez ? » Ces lignes sont extraites d'une lettre des frères de Taizé à leurs amis.

L'unité conjugale est la communion de deux personnes, dans une complémentarité, une réciprocité, et ceci par la conversion d'un désir en un don.

Au départ il y a un désir naturel : attirance, sympathie spontanée. La pente habituelle de ce désir, c'est de vouloir l'autre pour soi : besoin de consommation qui tend à faire de l'autre un objet sinon un jouet. En même temps ce désir engendre une peur : celle d'être soi-même un objet pour l'autre, d'être consommé par lui, alors que nous ressentons un besoin irrépressible d'être respectés, estimés dans notre personnalité, aimés pour nous-mêmes.

Tout ensemble ce désir et cette peur mettent dans nos rapports humains soit une agressivité, soit une timidité, soit des artifices par lesquels nous essayons de nous faire bien voir, de séduire, d'être ce que l'autre attend de nous. Ainsi une concurrence risque presque fatalement de marquer nos relations interpersonnelles.

L'unité conjugale, c'est de transformer le désir en don, ce qui ne supprime pas le désir mais l'empêche de se refermer sur lui-même en une convoitise. Et ce passage du désir au don concerne la sexualité aussi bien que la vie affective.

Bonne en soi, la sexualité – en raison même de sa force en nous – risque toujours de devenir tyrannie ou servitude. Elle est appelée dans le mariage à devenir le signe concret du don de soi réciproque, elle reçoit ainsi son vrai sens, celui d'un symbole et d'une expression de la communion.

Ce passage au don, à tous les niveaux de la vie, implique une grande confiance mutuelle pour oser sortir de la peur et de l'autodéfense et accueillir en soi les richesses de l'autre, et l'autre lui-même. Accueil si confiant que finalement chacun saurait n'avoir plus besoin de penser à soi parce que l'autre s'en charge. Sortir ainsi de la concurrence, passer de la captation à l'oblation.

Transparence et discrétion

Cette confiance, attention patiente, suppose en même temps :

a) une transparence, sorte de vulnérabilité qui remplace la réaction innée de défense ou de rapt ;

b) une discrétion : pour elle-même déjà, une personne est un mystère. Elle a besoin de s'exprimer et d'y être aidée

par une écoute attentive et respectueuse. Car une personne humaine ne peut jamais se dire totalement, non par défiance, mais parce que sa communication est limitée. Une certaine solitude demeure en chaque personne, qui est à accepter par elle et par son conjoint et qui est à interpréter positivement, même si elle fait souffrir : la communion n'est pas une fusion par disparition des personnes. Une personne n'existe qu'en relation avec d'autres, mais sans cesser d'être originale.

Cette originalité semble un obstacle, une limite à la communion. Pourtant, c'est dans la mesure où on l'accepte, et même où on la veut, que la communion devient possible et cesse d'être un rêve toujours déçu.

Transparence et discrétion sont à vivre,

a) dans un grand réalisme face aux limites, aux misères, aux petites choses que l'on découvre en soi et chez l'autre, souvent après un certain temps ;

b) dans une grande espérance, faite aussi d'imagination créatrice, pour ne jamais enfermer l'autre dans l'image qu'on se fait de lui ou qu'il nous donne de lui, et pour ne pas réduire la communion conjugale à ce qu'on en a vécu dans le passé. L'espérance ici s'efforce d'aplanir le chemin devant l'autre et devant la vie commune avant qu'il ne se forme des ornières dont on ne sait plus sortir.

Puissent ces quelques notes susciter entre vous un regain d'affection, source de joie et d'émerveillement. Et vous saurez aussi que, de la sorte, vous tendez à Dieu un miroir dans lequel il reconnaît l'image de sa vie trinitaire et l'image de la communion qu'il veut vivre avec les hommes.

(Titre et intertitre de la rédaction)

**En tout temps, sous toutes les latitudes
et à tous prix, il y a toujours du voyage dans l'air.**



Il y a ceux qui voyagent pour le plaisir.
Il y a ceux qui travaillent en voyageant,
et ceux qui voyagent en travaillant.
Il y a ceux qui partent en vacances,
et ceux qui en reviennent.
Il y a ceux qui ne font qu'un saut
et rentrent le soir même.
Et il y a ceux qui font le tour du monde.
Nous sommes toujours là
où il y a du voyage dans l'air.

*Swissair ou votre agence de voyages IATA se
fera un plaisir de vous renseigner sur les trois
façons de voyager dans le monde entier: en
First Class, en Business Class ou en Economy
Class.*

swissair 